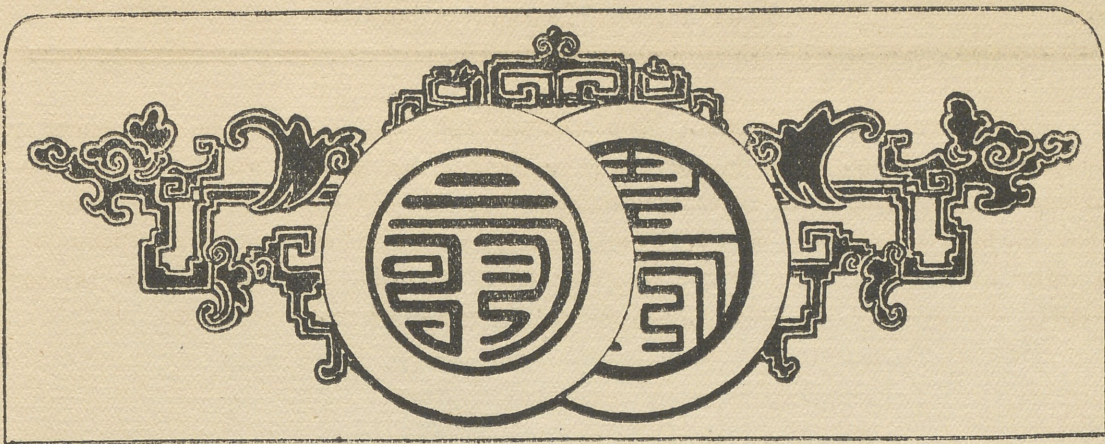




CHRONIQUE LITTÉRAIRE & ARTISTIQUE

Bibliographie indochinoise de 1914 à 1923.

II. — POÉSIE

 'EXAMINERAI aujourd'hui les œuvres poétiques parues depuis le dernier numéro des *Pages* (1^{re} série) — janvier 1914 — jusqu'à ce jour. Je mentionne d'abord, pour mémoire, *La Tristesse du Soleil*, de Madame Jeanne Leuba (Plon, éditeur), recueil de poèmes que j'ai analysé en détail dans la *Revue Indochinoise* en 1917 et *Sous les Flamboyants* que je publiai, à l'I. D. E. O. peu de temps avant la disparition de notre revue, agrémenté d'une savoureuse préface d'Henry Daguerches.

Bien que ces deux volumes aient été édités fin 1923, il nous fut impossible d'en rendre compte aux *Pages* qui, je le répète, se trouvaient alors *in extremis*...

C'est en juin 1914, qu'Albert Puech a publié chez Figuière *l'Etoile Intermittente* qui contient ses meilleurs poèmes et que présente au lecteur un bref avant-dire de M. A. de Pouvoirville. Dans ce volume, Puech chante le *Sphinx Asiatique*, l'*Ensorcelante Fumée*, le Culte des Ancêtres, l'Eve Jaune (*Pamplemousse d'Annam*), la Forêt Tentaculaire. Il nous dit la résignation du condamné à mort, le rêve extatique du Bouddha, les lentes mélopées des bateliers du Fleuve Rouge... Voici *Sentence*, un des poèmes les mieux venus, à mon gré :

Le Ciel dont le mystère anime tous les êtres
 T'a prescrit, Fils du Ciel, le culte des Ancêtres
 Dont le repos, en butte à des sorts décevants,
 Dépend du souvenir fidèle des vivants ;
 Ce sont les Morts, vois-tu, les Morts sans sépulture
 Qui, poursuivant sans fin la funèbre aventure,
 Egarent, dans la nuit dont ils sont possédés,
 Les esprits et les pas des vivants attardés ;
 Toi qui sais, ayant lu longuement le vieux Livre,
 La loi qui de la Vie et de la Mort délivre,
 Epargne cet affront à ta maturité
 De vieillir sans autel et sans postérité ;
 Sache vivre sans crainte et mourir en silence
 Pour parvenir à la suprême Indifférence
 Que l'Homme, confondant le But et le Moyen,
 Dans son Sort hasardeux appelle Mal ou Bien.
 Il n'est ni Bien ni Mal, il n'est Douleur ni Joie
 Dans le chemin crépusculaire de la Voie
 Où le Sage, qu'un jour la Pensée a fait libre,
 Voit les Mondes et les Destins en équilibre ;
 Pour toi, suivant le rite immuable et sacré,
 Honorant les aïeux, de tes fils honoré,
 Quand, dans les graves jours, ta lèvre filiale
 Dira pieusement la prière ancestrale,
 Tu sentiras, d'un cœur où règne la Raison,
 Les Heures traverser calmement ta maison,
 Car dans la Vie immense, obscure et fraternelle,
 Tu seras un chaînon de la chaîne éternelle,
 Et, dans le clair présent, tu tiendras par la main
 L'Hier mélancolique et l'hésitant Demain.

L'année suivante paraissent, à Hanoï, trois autres recueils de vers : *Au hasard des Rêves* (I. D. E. O.), de Charles Patris ; *Accords Mineurs*, d'Emilien Soït, pseudonyme de M. Blancher (Imprimerie Taï-Fong) et les *Poésies* d'Armand Lafrique avec préface de R. Crayssac. Ce dernier recueil, — posthume — comprend *Rimes Françaises* et *Rimes Tonkinoises* (éditeur Mac-Dinh-Tu, 136, rue du Coton, Hanoï). Il a été publié par les soins pieux de la famille du bon et regretté poète et à la mémoire de celui-ci.

En 1918, aux éditions de la *Revue Indochinoise* (I. D. E. O.) paraissent, avec préface de Mat-Giang, deux autres recueils posthumes : *Les Khènes*, de Léon Dédebat (suivis de l'admirable poème en prose *Suvarnakongx dans les jardins*), ainsi que l'œuvre d'Ivan Helcoff. Dans la même *Revue Indochinoise*, Pujarniscle publie : *L'Apothéose de Barnavaux*, *La chanson du Riz*, *L'Hymne à l'Été*, *De la terre latine au pays du dragon*. De cette dernière série de poèmes, j'extrais ce sonnet descriptif parfait à tous égards :

*Tonkin ! nom qui résonne ainsi qu'un gong de cuivre
Avec je ne sais quoi d'hostile et de lointain,
Terre qui, lentement, pour un nouveau destin,
D'un passé ténébreux et sanglant se délivre !*

*Sol étrange où l'hiver met un manteau de givre
Et frissonne, où l'été, livide, évente en vain
Son front moite ; pays exécration et divin
Que, six mois, l'on maudit et qui, six mois, enivre !*

*Sous la nuit pâle, au loin, ceints de leurs verts remparts,
S'endorment à regret les villages éparés..
Rigides, les bambous luisent comme des piques...*

*La lune accroche au ciel son lourd bouclier d'or
Où s'inscrit, vieux témoin de carnages épiques,
Le profil vigilant d'un grêle mirador..... ?*

L'année suivante (1919), M. Maurice Dufresne commence, de son côté, toujours à la *Revue Indochinoise*, la série de ses curieux et pittoresques *Sonnets d'argile* où l'auteur, dédaignant toute mémoire livresque, s'efforce vers le style dépouillé, traducteur d'une vision directe. Noël Luce (pseudonyme d'un jeune médecin militaire qui désire garder l'anonymat) y donne ses *Fables Annamites* et M^{me} Mary-Gerny Marchal ses *Contes Cambodgiens et Laotiens*. Paraît aussi, à cette époque, aux éditions de la *Revue Indochinoise*, un troisième recueil posthume : *Vers les clairs horizons* (poèmes), d'Hector Ponsot, préface de Mat-Giang.

Jacques d'Adelsward-Fersen, auteur du *Sourire aux yeux fermés* (ouvrage en prose qui contient deux nouvelles indochinoises) est venu en Indochine en 1911 et M. Commaille, le regretté conservateur des Ruines d'Angkor, m'adressa jadis copie d'un beau poème, *Les Cortèges qui sont passés*, écrit par le poète-voyageur dans le Livre d'or des Ruines. En 1921, M. J. d'Adelsward-Fersen a publié chez Alfred Messein *Hei-Hsiang (La Fumée Noire)*, recueil de poèmes sur l'« Idole Noire » dont plusieurs avaient déjà paru, le 16 avril 1914, au *Mercure de France*. Plusieurs de ces pièces sont d'une forme impeccable, d'une éclatante splendeur. Je citerai *Hostie d'Annam*, *Initiation*, *A la petite lampe*, *Angkor*, *Au Pavot de Bénarès*, *Au Pavot du Yunnan*, *Au Pavot de la Sonde*.... J'ai déjà rendu compte de ces poèmes dans une chronique du *Courrier d'Haiphong*. J'y reviendrai, mais j'avoue ne pouvoir résister au désir de vous donner, sans plus attendre, le pur joyau qui s'appelle *Hostie d'Annam*. Le voici donc :

*Si l'esclave en révolte a souillé d'un crachas
Ton front d'aristocrate ou tes mains de prélat,
Viens jusqu'au seuil de ce palais, oint de silence.
L'ombre auguste est peuplée par d'augustes présences*

Et les glorieux morts de ton sang sont tous là :
 Pour ne point les troubler, avançons, parlez bas,
 Et couchez-vous sur les grands lits un peu funèbres...
 La lampe au clair jet d'or sera, dans les ténèbres,
 Comme un reflet d'épée au chevet d'un vainqueur...
 Alors, dans un long souffle, aspirant le bonheur,
 La clémence, l'oubli des insultes profanes,
 Vous sentirez en vous que la haine se fane,
 Qu'en place refleurit de l'amour : ce jasmin...
 Et, pareil au grand ange assoiffé de mystère,
 Penché vers ce front pâle où meurent des prières,
 L'opium sur vos yeux imposera ses mains !

En 1922, j'ai donné à la *Revue Indochinoise* une série de poèmes : *Les Griffes du Dragon*, qui sont la suite logique de *Sous les Flamboyants* et qui ont paru en volume, la même année, à l'I. D. E. O. sous une élégante couverture en couleurs signée E. Defert. Le 4 novembre 1922, au *Salut Public*, de Lyon, dans un article intitulé *Exotisme et Colonisation*, M. André Lichtenberger a écrit sur ce volume les lignes suivantes : " *Les Griffes du Dragon* de M. René Crayssac nous transportent en Indochine. Les sonnets qui les sertissent sont harmonieusement ciselés. D'aucuns sont intimement évocateurs. D'autres, d'une jolie précision dans le détail... "

On voudra bien, je pense, me permettre de reproduire ici quelques uns de ces sonnets. Voici d'abord *La Marque* :

De tes griffes, Dragon, je garderai la marque
 Indélébilement gravée au fond du cœur
 Jusqu'au jour où le vieux et funèbre passeur
 Clamera : " L'heure sonne ! Il faut prendre ma barque ! "

Annam, j'évoquerai toujours ton fier monarque,
 De ton culte ancestral la sublime grandeur,
 Ta rizière étirant au soleil sa longueur
 Et tes pagodes dont les toits vers les Cieux s'arquent.

Ma Vie, en cette terre éclatante exilée
 A la tienne s'est trop intimement mêlée
 Pour n'avoir pas capté quelques reflets de toi.

Sache que, certain jour, au contact de tes rites,
 De tes mœurs, de ton sol, dans mon âme en émoi
 J'ai senti doucement fleurir l'âme annamite !...

Le sonnet suivant est consacré au *Culte des Ancêtres*, cette admirable institution familiale, véritable religion nationale des Asiatiques, pratiquée par tous.

*Vêts la robe couleur de Ciel et de Printemps,
La belle robe bleue en satin à ramage,
Coiffe le bonnet noir, rigide, à double étage,
Dont la paire de bandelettes flotte au vent.*

*Chausse les hauts souliers, tout noirs également,
A semelle en papier massif, selon l'usage,
Et va devant l'autel rendre un pieux hommage
Aux mânes vénérés de tes défunts parents.*

*Allume les bâtons d'encens, selon le rite,
Fais les libations solennelles, invite
Les ombres des aïeux à venir près de toi.*

*Sur l'autel tu verras alors trembler la flamme
Et sentiras passer, sans bruit, sous l'humble toit,
Comme un souffle très doux, le frisson de leur âme...*

Ce sonnet encore, purement descriptif, sur le lourd accablement et l'invincible torpeur des jours d'été :

*La pagode est dorée au soleil qui la cuit
Et qui partout, sans trêve, à flots ardents, ruisselle...
Chaque fauve rayon allume une étincelle
Aux toits blonds des cai-nhas dont le chaume reluit...*

*Là-bas, dans le village immobile, nul bruit...
La cigale elle-même, obsédante crécelle,
Soudain s'est tue et la torpeur universelle
Roule bêtes et gens dans son linceul d'oubli...*

*Tout paraît mort... Les bananiers aux vertes cimes
Laissent pendre, comme accablés, leurs lourds régimes :
Le feuillage rigide a l'air d'être en métal,*

*Et le buffle aux yeux clos vautré dans la rizière
Semble, sous la massue en feu du Ciel fatal,
Figé dans la stupeur de son heure dernière !...*

Enfin, dans une note parnassienne plus accentuée, ce *Soleil couchant* :

*Oh ! ces chutes de jour presque sans crépuscule !
C'est triste comme un départ brusque sans adieu,
Le fulgurant déclin d'un Empire ou d'un Dieu
Dont l'orgueil en déroute, à l'horizon, recule...*

*Des rubis saignent au lointain, mais l'ombre annule,
Rapide, les reflets de l'astre douloureux,
Et c'est l'heure où, par lents troupeaux, rentrant chez eux,
La foule des nhà-quê sur les digues circule...*

*Le spasme de clarté d'un ultime rayon
Vibre à l'arête en feu du toit d'un pagodon ;
Le jour qui meurt s'accroche aux contours nets des formes,*

*Et surgit, tout-à-coup, là-bas, des vastes champs,
Tel un splendide bronze noir, un buffle énorme
Dresse deux cornes d'or dans le soleil couchant !*

Mais j'ai hâte d'arriver aux trois derniers porte-lyre dont je veux vous parler ; MM. F. Haranger et Edmond Blanguernon et M^{lle} Marie Paule Salonne.

Rendant compte, naguère, au *Courrier d'Haiphong*, du numéro de la *Revue Indochinoise* de novembre-décembre 1921, j'écrivais : « Ce numéro de la *Revue* nous a réservé une agréable surprise : la révélation d'un vrai poète dont les pièces, d'inspiration strictement locale, sont filles d'une vision directe secondée par une science profonde de la métrique. L'auteur, nouveau venu dans ce pays, m'assure-t-on, a su, dès son débarquement, se dépouiller de tout ce bagage de terminologies, clichés, poncifs, réminiscences de marque métropolitaine dont nous sommes tous plus ou moins encombrés en mettant pour la première fois le pied sur cette terre d'Annam, et se forger, d'emblée, pour traduire ses impressions dans la langue des Dieux, un instrument original, solide, harmonieux. Voici, au surplus, un de ses sonnets... Il est intitulé *Tapisserie* :

*En traits révélateurs d'un art approfondi,
Aux fils de soie et d'or emmêlés dans sa trame,
Une main a transcrit, patiemment, le drame,
Tel qu'immuablement les vieux contes l'ont dit.*

*Tordant l'écaille en feu de son corps arrondi
Qu'ocellent des anneaux épars d'un bleu cérame,
Sur la mer en fureur d'où sort la triple rame,
Le Dragon fabuleux vers le Ciel a bondi.*

*Au zénith obscurci qu'endeuille une rafale,
Ouvrant hideusement sa gueule triomphale,
Vers l'astre qui se voile il dardé un croc vermeil ;*

*Mais voici, bérissé, que soudain il recule,
Car il a vu, dans les vapeurs du crépuscule,
Surgir l'oiseau sacré défenseur du soleil!*

De tels essais, qui révèlent un maître, recevront bientôt, je l'espère, leur suite logique, sous formes de sonnets d'égale perfection. Mais, d'ores et déjà, en M. Haranger, la Pléiade Indochinoise peut saluer un des siens dont le front est, à coups sûr, promis au noir feuillage.»

Hélas, je crains fort que ne se réalise jamais ce souhait de voir l'auteur du sonnet ci-dessus poursuivre, sur le plan indochinois, son œuvre poétique. Rédacteur du Ministère détaché en Indochine, M. Haranger nous a quittés pour se présenter à l'examen d'inspecteur des colonies où il a été reçu avec le numéro 1. L'Inspection y gagnera mais la Muse indochinoise ne sera-t-elle pas, de ce fait, complètement délaissée?

Plus saisissant encore est le cas de M. Edmond Blanguernon.

Ce n'est pas un débutant des lettres. Il est arrivé ici précédé d'une brillante réputation littéraire justifiée par des œuvres nombreuses dont je me bornerai à citer les principales : *Rimes Blanches* (poèmes, Fischbacher, Paris, 1896), *l'Ombre Amoureuse* (poème, Tallandier, Edition du Beffroi, Lille-Paris, 1900), *Le Rôle Social du Poète* (conférence prononcée à Lille, 1902), *La Foi Nouvelle* (en collaboration avec les Poètes de l'Ecole Française, Paris, Fasquelle, 1902), *La Vie Orgueilleuse* (poèmes, Figuière, éditeur, Paris, 1912).

« M. Blanguernon, écrivit Laurent Tailhade (le 14 avril 1901, dans le *Français* où il rendait compte de *l'Ombre Amoureuse*), a parfois la tendresse et la légèreté de Paul Verlaine. Dans ce poème d'amour, un sentiment profond de la nature ennoblit le désir humain et si quelques vers des *Luxures* indiquent par leur brutalité la jeunesse de l'auteur, il convient de louer sans réserve toute la série des *Paysages* qui se déroulent comme une tapisserie flamande pleine de verdure, de fontaines et d'oiseaux. Il y a là un *Lunaire* que le «poor Lelian» n'eût pas désavoué... D'autres poèmes ont la violence élégiaque de Moschos, la mélancolie de Théognis; d'autres enfin sont d'une élégance toute anacréontique... C'est un bouquet de printemps».

Mais ce sont les fins et somptueux poèmes de la *Vie Orgueilleuse*, sur lesquels il y aurait lieu d'insister qui ont consacré définitivement la renommée poétique de M. Blanguernon (*V. Anthologie des Poètes Sociaux* de Alphonse Séché, *Les Plus Jolis Vers de l'année*, du même, 1912; — *Anthologie des Poètes Français Contemporains* par G. Walch, etc...) Je n'en parlerai cependant pas ici, fidèle à la règle que nous nous sommes imposée de ne nous occuper, aux *Pages*, que d'œuvres d'inspiration strictement asiatique.

Pour nous, donc, Indochinois, M. Blanguernon n'existe littérairement que depuis l'an dernier, époque où il donna à la *Revue Indochinoise* ses remarquables *Sonnets du Delta* qui furent une vraie révélation. *Avenir du Tonkin*, *France-Indochine*, etc... la presse locale, par la plume d'André Sary comme par celle de Marc Dandolo, fut unanime à chanter, sur le mode majeur, le los des poèmes du nouvel aède tonkinois. Originalité de l'expression, souci de la forme, recherche de l'effet pittoresque, tout cela compte, certes, mais le plus surprenant, à mon avis, dans le cas de M. Blanguernon, c'est la rapidité quasi-fulgurante avec laquelle sa Muse

s'est adaptée au pays, l'a compris et s'est mise à l'œuvre pour le traduire en mètres français.

Tant d'écrivains locaux n'ont atteint ce triple but qu'après de nombreuses années d'observation, de recueillement et, si j'ose dire, de gestation intellectuelle !

Toutes les pièces qui composent les *Sonnets du Delta* sont à retenir. La plupart, forme et fond, sont parfaites. Le vers, artistement ciselé et d'une belle courbe élégante, déroule avec harmonie ses splendeurs parnassiennes. Je citerai *Réminiscences*, *Torpeur Nocturne*, *Le Pont Doumer*, *Fourmi du Delta* et surtout ce sonnet *Tombe dans la Campagne* que toute la presse a reproduit, qui est, en quelque sorte, devenu classique :

*Cet usage m'émeut qui veut que chaque ancêtre
Dorme son long sommeil au milieu de ses champs ;
Son tertre reverdit avec eux tous les ans,
L'enfant vient y jouer et le buffe y vient paître.*

*Nul nom sur ce tombeau, qui le cache peut-être,
De peur de renseigner les ma-qui malfaisants,
Il suffit qu'il soit là pour dire à tous passants
Que de cette rizière il fut et serf et maître.*

*Cependant que l'humus natal reprend ses os,
Du cycle régulier des patients travaux
Il sent autour de lui les rumeurs familières ;*

*Il entend l'herbe croître et l'épi se former...
Ah ! comme ils sont moins morts que dans nos cimetières,
Ceux qui peuvent dormir aux champs qu'ils ont aimé !...*

On a lu, par ailleurs, dans le premier numéro des *Pages*, nouvelle série, d'impeccables inédits destinés à compléter les *Sonnets du Delta*. D'autres ont été publiés par notre excellent confrère *Le Moniteur*. Ce sont : *Enfants*, *Les Arbres*, *l'Arrosage de la Rizière*, *Crachin*, etc... La place ici m'est mesurée. Comment pourrais-je toutefois me résigner à ne point vous donner le délicat et précieux *Paravent* ?

*Ce paravent tient tout l'Annam en raccourci.
Son fin tryptique à jour, où la nacre s'incruste,
Montre une cavalcade, un pont sous un arbuste,
Un pêcheur sur un tertre où l'artiste l'assise.*

*Or, un lettré m'en fit la glose que voici :
Ce pêcheur fut jadis un sage autant qu'un juste,
Et celui qui s'avance, à cheval, tête auguste
Dont le grand parasol ombrage le sourcil,*

*C'est l'Empereur, qui vient en superbe équipage,
De très loin, saluer, lui, Fils du Ciel, le Sage,
Car la science sainte est l'idéal pouvoir...*

*Et c'est bien tout l'Annam où le savoir consacre,
Son cœur simple et son goût raffiné, qu'on peut voir
Dans cette exquisité d'une histoire de nacre.*

De tels sonnets n'ont-ils pas leur place toute marquée dans les Anthologies locales actuellement en préparation et qui paraîtront un jour que je souhaite proche ?

Nous saluons avec joie, aux *Pages*, la venue de l'auteur de la *Vie Orgueilleuse* parmi les poètes de la Pléiade Indochinoise. A son front, rééditons ici le mot d'André Gaillard à Chabaneix, à son front n'est-ce pas déjà le laurier qui sourd et dont une colombe amoureuse becquète les sombres baies ?

Et j'arrive à M^{lle} Marie Paule Salonne.

C'est entre sa quinzième année et sa dix-huitième, nous a révélé M. Sébastien Charles Leconte que cette jeune fille a écrit les poèmes édités par les *Cahiers Bretons* sous ce titre : *A l'école des Papillons*. L. C. M. nous a révélé, d'autre part, dans le *Midi-Colonial*, que la découverte de cette poétesse de talent est due à M^{me} Lucie Delarue-Mardrus et que les plus marquantes de ses œuvres ont été lues au dîner de *Belles-Lettres* présidé par M^{me} Marcelle Tinayre, puis à un des jeudis de M^{me} Aurel.

Son nouveau recueil *La Maison dans la Brume*, préfacé par J. H. Rosny aîné, de l'Académie des Goncourt, vient d'être couronné du *Prix de l'aide aux Femmes des professions libérales*.

On jugera du remarquable talent de M^{elle} M. P. Salonne par la lecture de la poésie suivante intitulée *Le Sampanier* et qui est dédiée au docteur Louis Salonne, médecin-major à l'hôpital d'Ha-Giang.

*Sur le sampan courbé du fleuve tonkinois
(Qui tient de la gondole et de la pèrissoire),
Au milieu du bouillant tourbillon de l'eau noire,
La rame a des sursauts dans le courant sournois.*

*Le rameur se raidit d'un effort intrépide :
Le « nam » est reluisant comme un plateau laqué...
Et, debout, par des cris suraigus, les « nhà-quê »
Annoncent le passage angoissant du rapide.*

*Pourtant, ils n'ont plus peur de son assaut brutal,
Qu'ils narguent à la course en doublant leur vitesse,
Confiants, rassurés, calmes dans la détresse,
Ayant jeté le riz et brûlé le santal.*

*Car pour fuir le danger dont la menace rôde,
Pour apaiser le « thac » et les mauvais esprits,
Sous les toits d'or griffus, où le Bouddha sourit,
Des pétards sont tirés, là-bas, dans la pagode.*

*Ainsi livrée aux sourds rapides du destin,
Et lorsque je me vois osciller loin des rives,
Que n'ai-je cet espoir et cette foi naïve
Qui prépare au pilote un triomphe certain !...*

*Sur le courant des jours aux trances infinies,
Le sampan du bonheur est grave à manier,
Mais, pour vaincre le sort contraire au sampanier,
Que pourrais-je jeter de mon cœur aux Génies ?...*

Ce pittoresque dans la notation joint au symbolisme final n'est-il pas surprenant et délicieux sous la plume d'une jeune fille de vingt ans ? L'image originale et juste, neuve et profonde, ne vous paraît-elle pas garder toute sa force bien qu'exprimée dans une note mélancoliquement féminine, ou, plutôt, ne tire-t-elle pas, d'être exprimée ainsi, un surcroît de charme et de délicate émotion ?

Haranger, Blanguernon, M^{lle} Salonne : trois nouveaux poètes indochinois d'un réel et remarquable talent. Trois noms à retenir.

Je vous parlerai encore, dans ma prochaine chronique, de la petite Muse indochinoise aux yeux longs, aux dents laquées, et analyserai l'œuvre de quelques autres porte-lyre, *inter quos* : Henry Daguerches, Henri Christ, René Rosa, Paul Munier, Guibier, etc....

René CRAYSSAC.

L'Art annamite

à la future Exposition des Arts décoratifs à Paris.

(Suite et fin).

Comment et sous quelle forme l'art annamite peut-il se présenter à l'Exposition des Arts décoratifs ?

Il faut tout d'abord se rendre compte de la nature et du but de cette Exposition. Elle ne doit pas être une exposition rétrospective au sens strict du mot mais montrer la nature de la décoration moderne et diriger ses tendances.

Or, existe-t-il, à proprement parler, un art décoratif moderne ?

Depuis l'époque du moderne-style jusqu'au cubisme, l'on s'est ingénié à chercher du nouveau. L'on a abandonné la ligne droite pour la courbe, les couleurs harmonieuses pour les couleurs heurtées ; l'on s'est inspiré des styles anglais, hollandais, russes, munichois, congolais. Et plus le modèle est fruste et barbare, plus l'on s'extasie disant : « Quelle expression ! Que d'éloquence dans cette simplicité ! »